

Entretien avec Éric Morin, scénariste et réalisateur de *Chasse au Godard d'Abbittibbi*

Zoé Protat

Volume 31, numéro 4, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2013). Entretien avec Éric Morin, scénariste et réalisateur de *Chasse au Godard d'Abbittibbi*. *Ciné-Bulles*, 31(4), 2-7.

A black and white portrait of Éric Morin, a man with dark, wavy hair and a slight smile, wearing a dark t-shirt. He is standing in front of a brick wall with some graffiti. The lighting is soft, highlighting his face.

« Je ne pensais jamais
revenir à Rouyn-Noranda,
mais ma vie personnelle
et ce projet m'ont ramené
à mon point de départ. »

Éric Morin — Photo: Éric Perron

ZOÉ PROTAT

Après avoir œuvré plusieurs années à la télévision (*Bande à part*, *Mange ta ville*) et réalisé de nombreux projets musicaux (le spectacle filmé **Perreau et la lune** et le documentaire **Mutantès: Dans la tête de Pierre Lapointe**), Éric Morin s'attaque enfin à son premier long métrage. Longuement muri et poursuivant les thèmes de courts métrages précédents, **Chasse au Godard d'Abbittibbi** est une œuvre très personnelle qui puise ses racines dans une anecdote historique des plus insolites. En décembre 1968, Jean-Luc Godard, alors en pleine période maoïste, s'est rendu en Abitibi. But avoué: faire de la télévision militante. Conséquence imaginée par Morin: semer de petites graines de révolte—du moins de prise de conscience—chez de jeunes gens de Rouyn épris de cinéma, de musique et de poésie. Entre Michel, l'amoureux résistant, et Paul, l'*outsider* grande gueule, il y a Marie, la belle qui rêve d'autres horizons. Ces trois-là formeront un triangle amoureux artistique et engagé qui les mènera au choix de leur destin. Entre références plastiques assumées et envolées fantaisistes, Morin signe un film qui transpire la passion du rock'n'roll à travers de jolies années 1960 de cinéma. Entretien avec un artiste aux références éclatées.

Ciné-Bulles : **Chasse au Godard d'Abbitibbi** est votre premier long métrage, mais c'est aussi un projet de longue haleine.

Éric Morin : C'est un film étudiant mené à terme 17 ans plus tard! Tout a germé lorsque j'étais à l'Université Concordia. J'étais tombé sur cette anecdote : à la fin des années 1960, Jean-Luc Godard était allé en Abitibi. En même temps, je découvrais la Nouvelle Vague française et le cinéma direct québécois. La Nouvelle Vague me plaisait particulièrement pour son aspect esthétisant et son humour, et j'avais un faible pour Anna Karina, comme tous les gars en cinéma partout dans le monde! J'avais quitté l'Abitibi un an auparavant pour habiter Montréal. Pour moi, ce fut l'identification totale, voire une obsession. Mais ce projet étudiant était surtout un *trip* expérimental. Et puis la vie m'a mené dans toutes sortes de directions, notamment le rock'n'roll avec mon groupe, Gwenwed, qui était aussi celui de Philippe B. [NDLR : compositeur de la bande originale de **Chasse au Godard d'Abbitibbi**]. Pendant 10 ans, j'ai été serveur dans un café tout en évoluant dans le milieu du rock alternatif. Le rock m'a mené ensuite vers la télévision. Plus tard, quand j'ai voulu me replonger dans la fiction, j'ai écrit très rapidement un petit film, **Opasatica**, autofinancé et tourné en une fin de semaine. C'est une étude sur la thématique de l'éloignement qui correspondait à mon retour dans ma région natale, par choix familial. À ce moment, il fallait que je le fasse, mon long métrage avec Godard en Abitibi!

Godard agit en tant que détonateur pour vos personnages principaux — les « graines anarchiques qu'il a semées ».

Il réveille en eux quelque chose de latent. Et comme je trouvais un peu burlesque de le faire agir concrètement, le personnage de Paul est apparu. Paul est de Montréal, ancré dans une réalité québécoise plus large.

Il y a Godard l'immense cinéaste et Godard le « personnage » : anticonformiste, décalé, facétieux...

J'ai essayé de ne pas trop m'en faire avec la légende! Mon Godard est totalement dans la fiction, non réaliste, un peu parodique. Le moment où il quitte le plateau de la télévision régionale pendant son entrevue est l'un des rares faits réels, sinon le seul, que

j'ai gardé de sa visite. Il faut dire que Godard est venu en Abitibi seulement deux jours et qu'au final, il n'y a pas fait grand-chose... Mais durant les trois années suivantes, des jeunes de Rouyn ont mis en œuvre un projet de télévision militante communautaire où ils donnaient la parole aux travailleurs. La visite de Godard a laissé des traces. C'est une belle histoire...

L'action du film se déroule à la fin des années 1960. C'est une époque qui fait fantasmer, surtout formellement. Comment souhaitiez-vous l'incarner au cinéma?

Je voulais conserver l'esthétique, le *feeling* des années 1960 sans m'en faire avec la fidélité historique. Je vais partir de l'exemple des Breastfeeders, le groupe de rock qui apparaît dans le film. Pour le *look* et le mode de vie, ils s'inspirent clairement des années 1960, cependant ils ne sonnent pas *sixties*, ils sont exactement contemporains. Je voulais traiter la forme de mon film de la même manière : dégager une impression esthétique liée à une autre époque sans obsession réaliste.

Et vos influences cinématographiques issues de cette période?

J'ai essayé de les oublier en tournant, sans les renier. Un équilibre : pas de citations directes, pas de censure non plus. Pour les cadrages, il y a évidemment **La Chinoise** de Godard et puis Claude Jutra, Jean Pierre Lefebvre, le grand oublié de cette époque, et Gilles Carle aussi... Mais ce sont toutes des influences indirectes. Je ne voue de culte à personne. Parfois les films des années 1960 ont vieilli et on les trouve ennuyeux; malgré tout, ils demeurent très inspirants.

Parlons des personnages. Marie, une jeune femme qui s'émancipe, est une figure typique de son époque. Elle reste toutefois très moderne.

Il faut dire que Godard est venu en Abitibi seulement deux jours et qu'au final, il n'y a pas fait grand-chose... Mais durant les trois années suivantes, des jeunes de Rouyn ont mis en œuvre un projet de télévision militante communautaire où ils donnaient la parole aux travailleurs.

Totalement. Elle ne cadre pas avec sa région, n'en a pas l'accent. Le personnage de Michel, lui, est quasiment une réplique d'Alexandre Castonguay, un comédien abitibien qui a fait ses études et travaillé à Montréal avant de retourner en région pour vivre de son théâtre. J'avais ainsi mon couple de fiction : d'un côté un personnage inspiré d'Alexandre, de l'autre une fille inventée, incarnée par Sophie Desmarais, qui possède à la fois la « québécoïté » d'un certain passé, celui des sœurs Laurier, et le *glamour* européen d'Anna Karina. C'est ma Marie.

Le triangle amoureux est un motif classique. Qu'est-ce qui vous plaît dans cette dynamique?

Le triangle amoureux attise la tension de la fuite de Marie. Il introduit une trace de doute sur ses motivations. Est-elle sous l'influence de la séduction ou agit-elle réellement pour elle-même? Pour moi, il a toujours été clair que Marie ne partirait pas avec Paul, mais je souhaitais tout de même donner l'impression que...

Paul est un détonateur.

Oui. Et comme il s'agit du premier projet que je scénarise avec une véritable démarche d'écriture, je voulais une continuité narrative relativement classique. Il n'est pas nécessaire de posséder des références des années 1960 ou de culture rock pour entrer dans le film et l'apprécier.

Un des personnages du film affirme que « les révolutions commencent en région »...

Et aujourd'hui, je ne me souviens plus tout à fait pourquoi j'ai écrit ça! Sûrement pour souligner le côté séducteur du personnage de Paul. Il pousse les autres à s'affirmer.

Tout de même, le film est engagé. Vos trois révolutionnaires en herbe vont donner la parole aux étudiants, aux travailleurs forestiers, aux femmes. Est-ce un renvoi au projet télévisuel avorté de Godard?

En effet, Godard avait réalisé un type d'échantillonage semblable à l'époque. Il était important pour moi de faire figurer ces luttes. Et ils étaient tellement vrais et beaux, ces étudiants-là! Nous avons tourné en février 2012 et certains portaient déjà le

carré rouge : c'est une fierté de le voir dans mon film. Quant à mon engagement personnel, il se situe dans la fiction et dans l'esthétisme : ce que je connais et que je maîtrise. Je ne peux pas me mettre dans la peau d'un travailleur et scénariser sa pensée. Je refuse d'avoir cette prétention. Alors, j'ai choisi de vraies personnes, pas des acteurs. Il y a de véritables « gars de forêt » dans le film. Pour leur faire sauter la distance historique, je leur ai demandé de ne pas simplement conjuguer leurs phrases au passé, mais plutôt de penser à leur père. Ils ont été étonnamment capables de se transposer. C'est un défi et un risque de tenter des tels moments documentaires, mais je ne voulais surtout pas scénariser de grands discours pamphlétaires à mettre dans la bouche de ces personnages. Mais oui, mon film est engagé.

Et nationaliste?

Nationaliste par rapport au fait d'être fier de l'endroit où tu vis, de bien le conserver, de ne pas se faire exploiter. D'explorer le reste du monde tout en étant fier d'où tu viens.

Vos personnages sont très ambivalents envers leur région. Ils y sont profondément attachés, mais rêvent d'ailleurs. Vous êtes également originaire de l'Abitibi. Partagez-vous ce mélange d'émotions?

J'ai effectivement voulu parler de quelque chose que je ressens. Je ne pensais jamais revenir à Rouyn-Noranda, mais ma vie personnelle et ce projet m'ont ramené à mon point de départ. Pour ce film, il fallait que je sois sur place, dans cette ville que je désirais quitter depuis mes 12 ans. C'est réellement mon sujet : cet amour/haine de ma région, en fait mon amour plus « lucide » d'aujourd'hui. Godard n'est pas le cœur de mon film. Le cœur, ce sont les trois personnages principaux, surtout le couple Marie/Michel qui exprime la dichotomie de mon être, mon dilemme.

Partir ou rester sur place et résister?

Exactement. J'ai voulu mettre en scène une Marie qui partagerait avec moi tout ce que je déteste de Rouyn, et surtout l'espoir, la création, le rêve de quitter ce que l'on connaît pour quelque chose de plus grand... Et un Michel qui représente un autre côté de moi : pourquoi ne pas créer et rêver locale-

ment? Il y a donc la fille de fuite, le résistant et le troisième personnage, celui de Paul, qui est leur élément perturbateur. Il est le représentant de la venue de Godard, car Godard lui-même, j'en ai fait un fantôme, un prétexte.

Des trois personnages principaux, un vient d'ailleurs, un autre part, un autre reste...

Cela représente librement tout ce que je pense de l'Abitibi: une population fière de ce qu'elle est, toujours ouverte sur les autres. Ouverte par simple curiosité d'esprit, mais aussi par réflexe de survie. En Abitibi, il n'y a aucune prétention à l'autosuffisance. La région a depuis longtemps été connectée à divers réseaux; il y a de nombreux nouveaux festivals, comme le Festival de musique émergente en Abitibi-Témiscamingue, par exemple. C'est exceptionnel et si cela explose aujourd'hui, cela a toujours été latent.

Le film, présenté comme un « fait d'hiver », se déroule dans une « contrée éloignée ». C'est important pour vous d'exploiter la nordicité au cinéma?

Tout à fait! Mon film est indissociable de l'hiver. C'est pour moi un personnage. L'image marquante du départ, c'est celle de Godard sur sa motoneige, grelottant sous son petit paletot. Et, à l'autre extrême, les locaux qui, eux, vivent parfaitement bien la saison froide: la preuve en est faite avec la scène d'amour dans la neige. L'hiver n'est pas une barrière à la vie! En même temps, c'est un défi de tournage. Heureusement que j'ai travaillé avec Parce Que Films, car beaucoup de producteurs n'auraient pas tenté un film d'époque avec un tel budget en hiver, en région en plus... C'est une vraie prouesse.

Votre premier film fait une grande part à différents types d'images. Quelles traces votre expérience télévisuelle a-t-elle eues sur votre conception de l'image cinéma?

La révolution de mes personnages est ancrée dans ce nouvel outil à leur disposition: la vidéo. Il fallait illustrer leur quête, je ne voulais pas me priver de la représenter. Mes acteurs portaient réellement la caméra, ils ont réalisé leurs propres entrevues avec ces êtres étranges, ces « bibittes » dénichées par Alexandre Castonguay. J'assume le côté télévisuel



Alexandre Castonguay (Michel), Sophie Desmarais (Marie) et Martin Dubreuil (Paul) dans **Chasse au Godard d'Abbittibi**

du film, car l'histoire est cohérente: le plan initial de Godard était de s'emparer d'une station de télévision.

Ces images des années 1960 provoquent inévitablement le rire aujourd'hui. Vous avez une affection particulière pour ces représentations surannées?

Je collectionne les vieilles publicités sur bobine depuis 15 ans. J'adore! J'avoue que j'ai parfois le



complexe du réalisateur télé qui fait son premier film. Peut-être que je joue trop avec les médiums, que ça fait gadget? Mais j'assume ce que peut-être certains jugeront comme des défauts de mon premier long métrage: la forme est éclatée, avec beaucoup de rock, des *trips* télévisuels et esthétiques. Peut-être que ce sera bon ou pas pour le film, selon les milieux, on verra...

Votre film rompt justement avec une certaine tendance dans la production québécoise actuelle: des films très épurés, un cinéma du silence, très naturaliste. Comment vous situez-vous par rapport à vos confrères?

Je ne me compare surtout pas, mais je m'aperçois bien qu'il n'y a pas beaucoup de films « pop ». Effectivement, ça peut détonner comme ton et comme type de narration. Et l'émotion est importante aussi, je ne voulais surtout pas m'en priver.

Il y a de l'humour, de l'émotion, un certain spleen mi-amer aussi.

Pour moi, toutes ces sensations cohabitent librement. Il est vrai que c'est parfois un casse-tête à faire fonctionner pour que les ruptures de ton ne soient pas trop abruptes. Dans mon prochain film, cette coprésence de diverses émotions sera toujours là, mais j'aimerais lier le tout de manière plus fluide.

Vous osez aussi des séquences oniriques, poétiques: Sophie Desmarais en amérindienne avec Godard dans la neige, la parabole de la chasse au chevreuil... Ces envolées fantaisistes renvoient également au cinéma des années 1960.

J'avais envie de conserver Godard comme déclencheur narratif, sans l'avoir nécessairement comme personnage par la suite, sans totalement l'évacuer non plus. Il revient donc dans certaines scènes de poésie visuelle hyperesthétisée, de carte postale hivernale. Elles permettent à Marie d'exprimer ses désirs avec plus de subtilité. Cette fille n'est pas froide, mais ce n'est pas non plus le plus attachant des personnages. À travers ses rêveries, on comprend davantage qui elle est et pourquoi.

Le film est narré de manière très expressive par René-Daniel Dubois. Vous affectionnez particulièrement la voix off au cinéma?

J'ai toujours aimé. **Toto le héros** de Jaco Van Dormael, **Europa** de Lars von Trier... Mais la première raison de la voix *off* dans mon film, c'est ce texte fabuleux de Jean-Pierre Bonneville que j'ai trouvé lors de mes recherches. Bonneville était le « facho de droite » de l'Abitibi à l'époque. Il était de connivence avec les mines, dirigeait le journal local et l'écrivait de A à Z, c'était de la pure propagande. En parallèle, il a rédigé des pages et des pages sur la cuisine française, d'un snobisme incroyable! Il a donc fait un texte en réponse à la venue de Jean-Luc Godard dans sa région. Je m'en suis inspiré, parfois il y a même du mot-à-mot: « Ces étudiants encore en couches », il a écrit ça. Il allait jusqu'à dire que lorsque Godard quittait le studio de télévision, il fallait asperger du parfum, parce que ces Français-là, ça pue! Je souhaitais conserver un peu de cet esprit, avec une voix signifiante: celle de René-Daniel est formidable. La voix *off* introduit aussi un effet conte de fées, elle permet de décoller de la réalité.

La parole poétique occupe une grande place dans le film. Les personnages s'expriment de manière évocatrice, recherchée. La langue est-elle pour vous un rempart lyrique contre le quotidien?

Inconsciemment, oui. Quand j'étais plus jeune, en Abitibi, je ne savais pas que je parlais différemment des gens de Montréal. En plus, je suis aussi franco-ontarien par mon père, mon héritage familial est mixte. Aujourd'hui, avec le recul, j'assume mon profond attachement à la qualité du langage. Je trouve étrange que l'on soit fier du « parler » de sa région. Je déteste les régionalismes.

À ce sujet, impossible de ne pas mentionner le déchirant monologue de Michel à la toute fin du film.

Gaston Miron et *La Marche à l'amour!* Au départ, dans le scénario, la nature du poème n'était pas précisée. Tout juste avant le tournage, Alexandre Castonguay a participé à un projet de Dominique Leclerc: il s'était donné le défi d'apprendre par cœur le texte-fleuve de Miron et de le réciter en faisant une grande marche à travers l'Abitibi. Tout comme mon film, ce documentaire sera projeté au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Au moment de tourner la scène, j'ai proposé à Alexandre de dire un extrait de *La Marche à l'amour*, puis là... pour des raisons personnelles, il a craqué. Le résultat est vraiment poignant. Un *one-take!*

L'orthographe de votre titre est intrigante: pourquoi « Abbittibbi » avec deux « b » et deux « t »?

Richard Desjardins l'épelait ainsi avec son ancien groupe, Abbittibbi. C'est une vieille orthographe maintenant désuète, mais sûrement plus exacte, en lien avec les langues amérindiennes. C'est un petit hommage aux Premières Nations... Enfin, un hommage en forme d'ignorance. J'ai habité à leurs côtés durant 20 ans sans vraiment les connaître. Dans le film, le père de Marie est Amérindien. C'est un autre thème que j'ai finalement peu exploité, l'ignorance absurde que les Abitibiens ou les Québécois en général ont de leurs populations autochtones.

*Pour terminer, votre **Chasse au Godard d'Abbittibbi** fera l'ouverture du 32^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Disons que c'était prédestiné! Est-ce particulièrement significatif pour vous de présenter le film aux gens de la région?*

Pour l'instant, je ressens davantage l'urgence de le montrer ailleurs. Nous avons fait de gros sacrifices pour réaliser le film localement. Cependant, je n'ai jamais voulu qu'il soit local. C'est plutôt un film avec du recul, de la part de quelqu'un qui a passé 20 ans à l'extérieur de l'Abitibi pour ensuite revenir dans sa région natale. Pour moi, la suite logique des choses serait que le film voyage ailleurs avant...

... qu'il ne revienne à la maison?

Exactement! ■

